

Blain (Dominique)
Retrait individualiste
Apolitisme factice

Publié :

« Haine du politique » [Dominique Blain], *Spirale*, 119, novembre 1992, p. 9.

Un credo meurtrier

Le retrait individualiste n'est pas neutralité [Blain]

Il semble que, pour Dominique Blain, toute conviction, dès qu'elle devient un dénominateur commun, est dangereuse. Mais n'avons-nous pas une part énorme de croyances communes lorsque nous partageons une même époque et une même langue? Il s'agit ici de convictions verbalisées avec force, auxquelles on veut donner une force persuasive dans de grandes messes politiques. Ce que précise Sylvie Parent, à propos de Missa :

« Cette œuvre nous fait voir les mécanismes qui favorisent la montée des fanatismes religieux et politiques sans désigner de cause précise, la multiplication des fanatismes et l'ascension de la droite s'avérant aujourd'hui des phénomènes généralisés¹. »

Fanatismes politico-religieux et nationalismes se confondraient dans une emprise universelle de la droite. Il s'agit en tout et pour tout d'un impérialisme mâle et blanc dont Blain a retrouvé les stéréotypes en découpant dans les éditions de Life, de Time et du Monde colonial illustré, des années trente et quarante. On se souviendra d'une pièce que l'on a pu voir Galerie Christiane Chassay, lorsque Blain, empruntait ses images à l'épopée coloniale : un cigare, une balle de mitrailleuse, un bâton de rouge à lèvres, placés côte à côte. Les associations multiples entre les composantes de cette pièce confèrent à celle-ci la plus grande efficacité. Le jeu des similitudes quant à la forme oblongue des objets provoque un chevauchement des contenus sémantiques évoqués par chaque objet, qui, au bout du compte, laisserait apercevoir une idéologie commune de la finance, de l'armée, et du spectacle. La série, les similitudes forment une écriture qui a été très utilisée en art, Blain en use avec un sens de la sobriété plastique remarquable. Bien entendu, plus les contenus ainsi précipités les uns contre les autres sont prégnants, plus l'effet global sera puissant. Mon regret, c'est qu'à partir de là on prend des énoncés à contenu politique parce qu'ils sont déjà très

¹. Sylvie Parent, Dominique Blain, Les fiches du CIAC, Numéro 1992-1.

porteurs, parce que leur mise en série aura d'autant plus d'effet. Lorsqu'on est à la recherche du slogan (oui, l'œuvre comme slogan!) le plus percutant, il finit par ne pas dire n'importe quoi, et on voit une tendance politique se dessiner : l'esthétisation du politique.

Une pièce de cette production, composée de deux cadres (Sans titre, 1987, techniques mixtes), est visible en même temps que Missa, dans Diagonales Montréal : dans le premier cadre, accroché au mur, on voit une photo d'un homme blanc, en costume colonial, qui boit en portant une gourde à sa bouche, tandis qu'en face de lui un Africain le regarde. Une terre argileuse, séchée et craquelée, remplit le deuxième cadre posé sur le sol. On voit l'empreinte positive de la gourde dans ce sol : est-ce à dire que la richesse de l'homme blanc, que l'Africain contemple avec convoitise, serait perdue pour celui-ci, comme de l'eau versée dans le sable du désert? Il s'agit encore de présenter un pouvoir inhumain, qui est d'abord un pouvoir de disposer des richesses, en regard duquel la vie de l'Africain ne vaut pas davantage qu'une racine dans une terre stérile.

Dans Missa, l'artiste rappelle que c'est en s'opposant par des idéaux et des convictions que les hommes ont été conduits aux horreurs de ce siècle. Blain rappelle que nous ne sommes toujours pas libérés de ces idéaux. Certes, mais les idéaux ne sont que les parties apparentes d'oppositions plus profondes, et par son refus du politique l'artiste semble préférer le *statu quo*. Comme si l'on pouvait croire en l'intégrité politique de quiconque n'a pas subi d'endoctrinement apparent, ne s'est pas engagé dans une cause. Quand ce qui façonne l'humain et le soumet à des distorsions monstrueuses viendrait toujours de l'extérieur : les rituels disciplinaires, les contraintes institutionnelles, ou encore la pression que le plus grand nombre exerce sur les particuliers (le « chœur tragique » que l'on entend dans Missa). Seulement voilà, les idéaux et l'endoctrinement des masses ne sont que la forme ritualisée d'une volonté de puissance qui appartient au déploiement de la vie, qui exprime les tensions qui l'habitent.

« Le contrôle, la bureaucratie, l'enrégimentation ne sont que les symptômes d'un mal plus profond². »

La véritable neutralité serait de ne prendre part à aucun système d'oppression, de manipulation et de distorsion de la conscience; ce serait causer le moins de tort possible à nos semblables tout en essayant de survivre matériellement. Cette neutralité, si elle existe, ne se trouve pas en restant chez soi, comme consommateur passif de biens et d'images qui appuie le système. Car c'est le système social et cette part de la nature humaine qui s'exprime en celui-ci, qui reproduisent la violence. Peut-être nous faudrait-il, pour trouver cette neutralité, nous s'engager, avoir à notre tour notre Credo.

². William Burroughs, Interzone, trad. S. Durastanti, Christian Bourgois éd., 1991, p. 131.

Le véritable individualisme, tel qu'il surgit dans les luttes révolutionnaires au XVIIIe siècle, ce n'est pas se retirer égoïstement chez soi, mais se porter au devant de la société, engager sa responsabilité dans le bien commun, respecter les décisions de la majorité quand celle-ci doit empêcher les agissements de certains sans restreindre tous les autres. Dès lors que la loi n'est pas l'expression de la Justice éternelle, mais le meilleur compromis en société, il y en aura toujours qui diront « la loi ne tient pas pour moi puisqu'elle ne m'avantage pas » : ceux-là ne se hissent pas à la hauteur de leur individualité. A long terme, la loi me protège lorsqu'elle permet que se constitue ce même individu qui éprouve cependant la loi comme contrainte.

Pour nombre d'artistes, nul autre que l'« artiste » incarne mieux cette position apolitique de qui se tient à l'écart du système³. L'artiste serait mieux placé que quiconque pour dénoncer l'impérialisme du système, puisqu'il est par excellence celui qui veut marquer sa différence, sinon avec les autres artistes, du moins avec la culture de masse. Mais l'art n'est pas une position de retrait. Le côté sobre de l'œuvre de Blain semble cautionner cette idée d'un art purement esthétique, donc apolitique, où la politique n'est qu'un réservoir d'images dans lequel on peut puiser, découper, juxtaposer, – pour faire apparaître une idéologie du massacre qui flotterait au-dessus de nous, et qui descendrait en nous par la répétition des mots d'ordre, par le pas cadencé et la contemplation de ses icônes. Missa est une œuvre très certainement réussie, ne serait-ce parce que l'œuvre d'art elle-même peut rappeler que l'artiste ne saurait s'en tenir à chercher la plus grande expressivité du code dans lequel il travaille.

L'individualisme comme haine du politique

« Credo. Les plus naïfs d'entre nous croyaient assister à la fin des idéologies. Comme les chœurs de la première salle nous le rappellent, dans ce théâtre de fin de siècle, les absolus, les idéaux, et non les hommes, sont maîtres de la tragédie⁴. »

Dominique Blain a raison de corriger les Fukuyama et autres qui annoncent la fin de l'histoire⁵ et la fin des idéologies. Elle voit avec raison la persistance d'idéaux

³. « tant sur le plan politique que sur le plan esthétique, tous les mouvements d'avant-garde s'inscriront dans cette tendance de l'individualisme révolutionnaire à critiquer toute forme de tradition au nom de l'autonomie, voire de la créativité ou de l'épanouissement des individus. » Luc Ferry & Alain Renaut, 68-86 Itinéraires de l'individu, Gallimard, 1987, p. 34.

⁴. Dominique Blain, cité in Sylvie Parent, Dominique Blain, Les fiches du CIAC, Numéro 1992-1. MISSA, installation multimédia, de Dominique Blain, 7^e édition des Cents jours de l'art contemporain de Montréal, du 1^{er} août au 1^{er} novembre 1992.

⁵. « La fin de l'histoire s'annonce comme une période navrante. Les luttes pour la reconnaissance de l'identité culturelle, le désir de risquer sa vie pour une cause abstraite, les grands enjeux idéologiques où l'on devrait faire preuve d'audace, de courage, d'imagination et d'idéalisme, tout cela sera remplacé par des stratégies économiques, la recherche interminable de solutions à des problèmes d'ordre techniques et écologiques, la nécessité de donner satisfaction à une masse de consommateur de plus en plus exigeante.

néfastes. Ce qui me paraît moins juste c'est de faire des idéaux et des convictions qui animent les hommes dans les luttes politiques les racines du mal. Elle rejoint dans cette idée ceux qui se persuadent qu'il y a des conflits dans le reste du monde parce que les peuples sont forcés de se battre pour leur idéaux plutôt que de travailler pour leur économie. Quand l'effondrement du bloc de l'Est devrait servir de leçon, quand les peuples se seraient réveillés du cauchemar idéologique parce qu'ils n'avaient plus rien à manger. C'est prêter un pouvoir formidable aux idéaux, c'est prêter une dimension axiologique aux idées. C'est ainsi que les journaux ont titré récemment « Abimaël Guzman, professeur de philosophie, chef idéologique du Sentier Lumineux, responsable de vingt cinq mille morts. » On se demande en effet quel peut être le pouvoir des idées : le leader d'une guerre révolutionnaire ne serait qu'un homme qui s'est laissé endoctriner par des idées funestes, ses lieutenants ont organisé les massacres parce qu'ils étaient obnubilés par l'admiration qu'ils portent à leur chef, tandis que la masse des combattants, d'abord enrôlée à force d'intimidation et de mensonges (parce qu'en premier lieu insensible à la beauté de l'idéal?), est devenue fanatique de la « pensée Gonzalo ».

Dominique Blain entreprend d'illustrer cette emprise des idéaux politiques sur nous. Dans la première salle, une chaise avec deux haut-parleurs figurent un dispositif de programmation mentale. Le fond sonore évoque le matraquage du public par le commentaire politique, les manifestations de foules aux slogans mégaphoniques. Dans la seconde salle, des paires de bottes sont suspendues comme de dérisoires marionnettes. La belle unité d'un escadron au pas se résout ici dans un martèlement brutal des pieds. Enfin dans la troisième salle un drapeau claque au vent grâce à un ventilateur. Sur le drapeau blanc on lit le mot CREDO : paradigme des idéaux tragiques de l'histoire.